

JEANNE BISILLIAT

INTRODUCTION

La décision d'utiliser le mot **genre**, lors de la reprise du séminaire en 1986, doit être vue comme une détermination théorique en accord avec les travaux des féministes, particulièrement dans les pays anglo-saxons. Notons tout de suite que dans ce texte on n'emploie pas ce terme dans son sens « fourre-tout », si critiqué avec juste raison.

En 1971, N.C. Mathieu (Mathieu, 1971) résume ainsi le problème fondamental : « la catégorie homme en tant que

catégorie sociologique n'existe pas tout en servant de référence aux études descriptives des phénomènes et aux théories générales. On croit parler en général alors qu'en réalité on parle au masculin ». Cela induit que les femmes, en tant que telles, n'ont aucune place dans un système qui accepte cette confusion. Elles sont ainsi, de fait, inexistantes. Non que leur présence soit

le terme « sexe » ou « différence sexuelle », et qui renforce le caractère non historique et atemporel de la catégorie femme.

Elles constatent également qu'il est de plus en plus difficile de vouloir expliquer la subordination des femmes (Eldhom *et al.*, 1982) en utilisant des concepts mal définis, peu soucieux de la spécificité historique et culturelle, tels que « reproduction », « division sexuelle du travail », « famille », etc. qui supposent différents niveaux d'abstraction théoriques : par exemple, reproduction est un terme trop général pour décrire, en fait, les trois notions de reproduction sociale, reproduction de la main-d'oeuvre et reproduction humaine ou biologique. Autre difficulté : la description de la division sexuelle des tâches n'explique en rien pourquoi les travaux exécutés par les femmes reçoivent toujours une valeur inférieure à ceux faits par les hommes. Ayant constaté que le mode de production des analyses et des résultats dépendaient aussi des concepts utilisés, ces chercheuses se refusent à continuer d'utiliser plus longtemps un appareil idéologique qui leur interdit d'analyser le domaine des femmes en tant que partie intégrante de la production sociale.

Compris de cette manière, genre devient une catégorie d'analyse qui permet des formulations théoriques de plus en plus nécessaires face à l'abondance des études de cas.

L'usage du mot « genre » montre clairement la volonté des chercheuses féministes de mettre en lumière le caractère social des distinctions fondées sur le sexe ainsi que l'aspect relationnel des définitions normatives de la féminité. Par ailleurs, ces auteurs soulignent que la plus grande rigueur apportée par l'usage de la notion de genre permet « d'imposer un ré-examen critique des prémisses et des critères du travail scientifique existant » (Scott, 1988). Le concept de genre est donc utilisé pour tenter d'imposer l'idée que l'information au sujet des femmes est nécessairement information sur les hommes. Etudier les premières implique d'étudier les seconds. En outre, ce concept indique le caractère entièrement social du discours sur les idées et les rôles propres aux hommes et aux femmes.

La difficulté, progressivement surmontée, fut d'intégrer le terme genre dans des ensembles théoriques pré-existants. Nous

avons longtemps connu, en France, un refus de ce terme par certains sociologues qui le rejetaient au nom de l'usage – argument qui paraissait plus commode que légitime... Quant aux féministes françaises, une grande partie d'entre elles préfèrent l'usage de « catégories sociales de sexe » qui recouvre les mêmes contenus et les mêmes exigences.

Le début des années 80 voit, en France, à la suite des travaux des sociologues et, particulièrement, des historiennes, un développement important des études féministes dont le coup d'envoi est donné par la tenue du colloque de Toulouse en 1982, sur « femmes, féminisme, recherche ». C'est ensuite l'Action Thématique Programmée lancée par le CNRS intitulée « Recherches sur les femmes, recherches féministes ». Un certain nombre de projets seront menés à bien et publiés. C'est un début, encore modeste en France, compte-tenu du grand retard provoqué par la résistance des milieux scientifiques aux « women's studies » très actives, depuis déjà assez longtemps, aux Etats Unis et en Grande Bretagne, et plus récemment en Hollande et en Suède pour ne nommer que deux pays. Si la disparition, dans les années 86, de la seule revue française de grande qualité scientifique « Nouvelles Questions Féministes » par manque de moyens financiers, ne peut s'interpréter que de manière négative, des numéros spécialisés paraissent de temps à autre, dont deux en 1991 : *Femmes et Sociétés* (Harmattan) ou *Anthropologie des sexes, Sexe des Anthropologues* (AFA). Très riches et très divers, ils ne peuvent néanmoins, sur le plan d'un savoir reconnu, remplacer la parution régulière d'un outil de travail nécessaire ⁽¹⁾.

Malgré ces aléas et les difficultés, on constate une volonté et une détermination indéniables pour continuer de mener des études féministes en France comme hors de France. On ne peut donc que saluer avec bonheur et reconnaissance la parution de *Histoire des Femmes en Occident*, sous la direction conjointe de Michèle Perrot et Georges Duby. Dans leur introduction au volume consacré à l'Antiquité, ils écrivent qu'au « premier plan de ses préoccupations, elle (cette histoire) met désormais le

1. Les USA, la Grande Bretagne disposent de plusieurs publications dont, par exemple, la prestigieuse revue *Signs*.

gender, à savoir les relations entre les sexes, non pas inscrits dans l'éternité d'une introuvable nature, mais produits d'une construction sociale qu'il importe justement de déconstruire ». On voit que la notion de genre a désormais conquis droit de cité.

Le moment est donc venu, me semble-t-il, de substituer l'expression « genre et développement » à celle, trop ambiguë, de « femmes et développement ».

Pour des raisons qu'il nous faudrait mieux comprendre, un hiatus profond s'est instauré entre les études féministes et les études sur les femmes, vivant et travaillant actuellement dans les tiers mondes. Ce hiatus appauvrit le contenu des recherches mais, fait encore plus grave, reproduit le système d'exclusion des femmes de la pensée théorique, politique et économique qui fonde les politiques de développement.

Durant les années du séminaire, de nombreuses chercheuses se sont efforcées d'introduire le terme « genre » ou les contenus qu'il implique dans leurs réflexions. C'est un changement important que nous avons voulu mettre en évidence en l'incluant dans le titre même.

Ce faisant, nous ne fermons pas les yeux sur les difficultés qu'une telle approche provoque. Introduire un concept nouveau, nécessaire, mais non encore totalement éprouvé, dans un ensemble conceptuel bien rôdé, c'est faire naître une gêne terminologique. C'est aussi appeler à un examen attentif des conséquences que les changements de perspective entraînent dans les différentes disciplines associées à la recherche. Ces considérations appellent à la prudence. Mais, faut-il renoncer à mieux voir parce que l'optique déroute, et à l'opposé, faut-il assurer qu'une approche plus forte assure d'emblée une parfaite cohérence de la représentation.

Nous défendons donc l'usage de ce terme, bien consciente que les études que nous présentons en montrent à la fois la nécessité, et mesurent l'effort théorique qui reste à accomplir pour construire un discours sans distorsion. Ne retrouvons-nous pas ici la condition de toute recherche lorsqu'elle veut progresser non en gérant les acquis mais en les renouvelant ? Nous n'aurons pas non plus la simplicité de croire que nous portons ainsi

atteinte à une cohérence obtenue et bien établie, comme si une harmonie définitive régnait dans les sciences humaines

L'étude sur les Pygmées, aborde des problèmes moins débattus mais importants. Elle remet en cause certaines idées reçues, notamment celle de la division sexuelle des activités de chasse, décrite par des anthropologues hommes, mais jugée par l'auteur comme « plus théorique que réelle » : peu de repères historiques fiables, pas de descriptions d'une chaîne de travail. Ces « blancs » résultent du biais endocentrique que les ethnologues – prisonniers de leurs propres pré-supposés – ont apporté, sans le vouloir, à leurs travaux. C'est pourtant à partir de ces descriptions tronquées que la théorie du sang fut élaborée, une des théories fondatrices de l'inégalité des genres. Or, d'après les observations de cette chercheuse, les femmes bakala chassent –

Les nombreux effets négatifs du développement sur les femmes constituent une réflexion importante sur l'évaluation des relations de genre implicite chez les décideurs mais renforcée par celles des hommes du pays concerné. Les nouvelles descriptions, toujours nécessaires, de ce phénomène multiforme renforcent et confirment les analyses déjà faites dans ce domaine en soulignant le rôle néfaste de l'idéologie des développeurs qui, non seulement maintient les femmes dans une situation de subordination, mais encore les soumet à une nouvelle exploitation plus systématique. Ce modèle est assimilé à un modèle normatif de référence par les intervenants du développement.

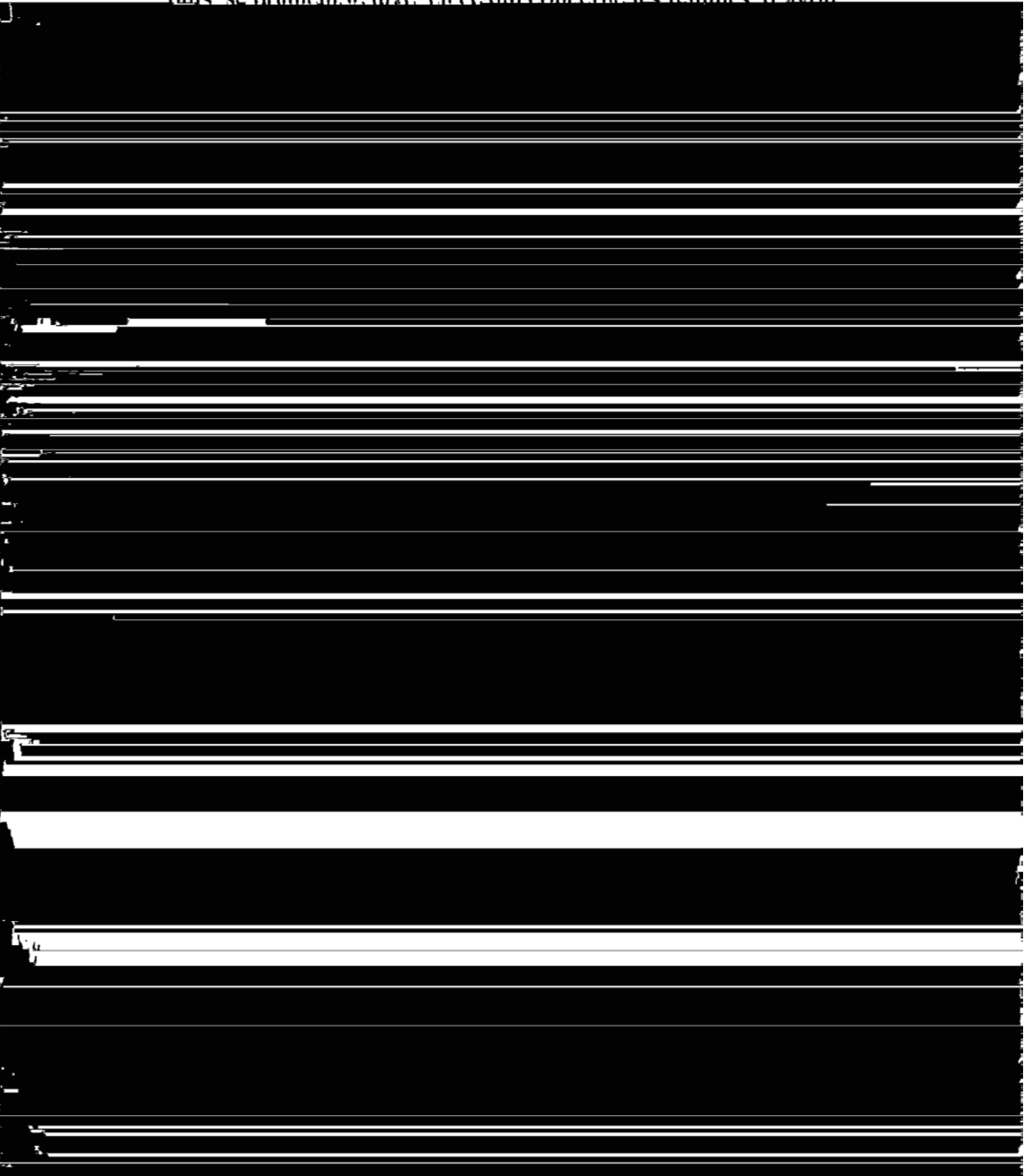
Le sociologue se retrouve face à des contradictions. Comment la société peut-elle accepter dans les faits ce qui est toujours symboliquement absent, à savoir la présence des femmes dans une activité économiquement mesurable ? Comment éviter cette distorsion sociale qui place les femmes au même niveau de production que les hommes ? Peut-être est-ce pour cela que les contraintes ne sont pas prises en compte ? Peut-être est ce pour cela que l'on fournit plus facilement des technologies d'appoint

de dégager sur le long terme les forces profondes historiquement à l'oeuvre, que les descriptions du quotidien oblitérent.

Nous voici placées plus directement devant le pouvoir, notion essentielle mais encore peu abordée dans les études sur les femmes vivant dans le Tiers Monde. Notons le travail intéressant fait au Québec par les femmes du Groupe Sahel (Piron, 1990). Toutes les contributions présentées dans cet ouvrage font allusion à cette notion de pouvoir, parfois indirectement, en s'attachant seulement à l'analyse d'une des relations que cette étude éclaire : la subordination.

Par exemple, le système de pouvoir auquel les femmes congolaises, productrices à part entière dans cette région d'agriculture féminine, sont soumises dans le cadre lignager où les hommes détiennent toutes les prérogatives, y compris les manipulations idéologiques de la sorcellerie. Cela leur permet de dominer la socialisation de tous. Le système de virilocalité (que nous devrions d'ailleurs étudier du point de vue de la précarité, de la surveillance qui imprègnent la vie des épouses, et de leurs effets psychologiques) joue sans aucun doute un rôle décisif puisqu'il isole la femme de sa propre famille - « la femme n'a pas de

femme au foyer, elle peut assumer complètement sa vraie fonction de mère. Peu importe d'ailleurs que cette mère, pour survivre, doive entrer dans le secteur informel et se « débrouiller ». Rien de cela ne concerne apparemment la politique de l'emploi de l'Etat, relayée par les entreprises qui utilisent la force de travail comme elles le veulent et qui, en plus, se donnent le luxe, en ce qui concerne les femmes, d'avoir



femmes s'accompagne de leur participation également croissante au budget familial. La circulation de l'argent féminin continue cependant à annuler pour elles la possibilité de capitalisation. Cela montre le côté paradoxal de ce changement, puisque le rôle économique des femmes « est évalué selon des normes morales et nié dans sa valeur économique ». C'est dans ce glissement de sens, présent un peu partout et à tous les niveaux, que l'on peut analyser les modalités de l'exercice du pouvoir masculin, dont celle du renforcement de l'exclusion par une valorisation fictive. La description détaillée du monopole des femmes dans la commercialisation, à petite échelle, permet de décrypter un effet de masque : la visibilité des femmes est, ici, évidente – elles vendent dans les rues, sur les marchés – mais les opérations économiquement importantes qui permettent une véritable accumulation sont faites par les hommes dont on parle peu.

Prendre d'emblée la décision d'étudier de façon théorique les rapports sociaux entre hommes et femmes offre un avantage conceptuel évident : la moitié de la réalité sociale, qu'elle soit des femmes ou des hommes, n'est plus évacuée, et l'on peut clairement voir et comprendre les phénomènes sociaux dans leurs rapports logiques. C'est ainsi qu'utilisant le concept de « maternité sociale » développé par N.C. Mathieu, on montre que les « dons d'enfants » ne recouvrent pas forcément, comme on l'a souvent écrit, une solidarité d'entraide entre les femmes puisque, dans la plupart des cas, c'est une décision du lignage patrilinéaire et non de la mère biologique. Changement radical de perspective qui autorise à traiter des dons d'enfant non plus comme un phénomène individuel mais comme un phénomène collectif lié à un problème de pouvoir. Autre point soulevé, celui de la contradiction dont beaucoup de femmes sont prisonnières : Elles sont obligées d'utiliser le travail de leurs filles pour pouvoir travailler elles mêmes, répondant ainsi aux normes sociales et reproduisant l'ordre social tout en sachant que la scolarisation des filles serait porteuse de changement. Le conservatisme, prétendument naturel, des femmes est plus le résultat d'un ensemble contraignant et structuré de pressions socio-culturelles. Tous ces problèmes représentent des pistes importantes de recherche.

D'autres articles permettent de s'orienter quelque peu dans les pré-supposés qui jonchent notre chemin. L'un d'entre eux fait une description fine et très intéressante, quoique statique, de la subordination des femmes, se ralliant ainsi, implicitement, à la position d'Engels sur « la défaite historique universelle des femmes ».

D'autres, appuyés sur des situations beaucoup plus dynamiques, montrent que certaines femmes, dans des situations culturelles et historiques précises, peuvent accéder à une réelle puissance économique et bénéficier d'un poids politique certain. Cependant les stratégies de ces femmes se situent dans « une

les femmes dans les sociétés du Tiers-Monde hors de l'appareil théorique que les chercheuses féministes s'efforcent de construire depuis plus de vingt ans.

Voir les femmes, c'est bien. Ne voir que les femmes, même si on les emboîte dans la société à la façon des poupées russes, ce n'est plus recevable. Nos travaux doivent être fondés sur une conviction, sur une volonté, sur une démarche heuristique. Participer à l'élucidation critique de ce que le discours sur les femmes cache et révèle, et découvrir les réalités féminines partout occultées dans des systèmes toujours complexes, aller vers plus de sens, édifier avec des matériaux plus véridiques, tel doit être notre effort. Et nous espérons que nous pourrons le poursuivre lors des prochains séminaires organisés au sein de